

**CEDI**

**Povos Indígenas no Brasil**

Fonte: Liberation Class.: 284

Data: 13/10/81 Pg.: 01 e 20

**Les Yanomami  
en péril**

*Au Brésil, le plus grand peuple  
d'Indiens encore isolé est menacé  
de mort culturelle. Lire page 20*

IDENTITÉ

# Voyage au pays des Yanomami

*La survie de ce groupe d'Indiens, la dernière grande ethnie indigène des Amériques vivant encore isolée, est menacée.*

Le 12 octobre 1492, Christophe Colomb « découvrait » l'Amérique, ce « nouveau » continent qui était en fait habité depuis des milliers d'années, vingt mille selon une équipe d'archéologues qui vient d'effectuer des recherches dans le Nevada, par des peuples aussi nombreux que divers. Pour les « Conquistadores », les Indiens n'étaient que des sauvages et des païens, des gêneurs aussi qui occupaient la terre convoitée. Pendant près de cinq siècles, la résistance indienne n'a jamais cessé et aujourd'hui, c'est auprès des organisations internationales que les peuples indiens de tout le continent américain font entendre leurs voix. En septembre 1977, plus de soixante nations indiennes ont participé à une Conférence internationale sur la discrimination contre les peuples indigènes des Amériques organisée à Genève, dans le cadre de la Commission des Droits de l'Homme des Nations Unies. C'est à cette occasion que l'ONU a proclamé le 12 octobre « Journée internationale de solidarité avec les peuples indigènes des Amériques ». « Nos efforts pour mobiliser la sensibilité européenne n'ont pas abouti à beaucoup de succès », a reconnu un représentant du Mouvement indien péruvien Pedro Vilca Apaza lors des manifestations organisées samedi dernier à Paris, à la faculté de Droit du Panthéon, par le Comité de soutien aux Indiens et le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP).

On peut diviser les Indiens en trois grands groupes : ceux qui ont signé des traités en tant que nations — c'est notamment le cas des Indiens des Etats-Unis — et qui doivent lutter pour le respect de ces traités et de leur souveraineté ; ceux qui constituent la majorité de la population — 59,2 % en Bolivie, 59,7 % au Guatemala — et vivent dans une situation d'« occupation coloniale » ; enfin, ceux qui, minoritaires, doivent lutter pour leur droit à l'autodétermination politique, culturelle, sociale et économique.

C'est notamment le cas des Yanomami du Brésil qui représentent le plus grand peuple indien des Amériques vivant encore très isolé du reste de la société... et qui sont menacés aujourd'hui de mort...

Claudia Andujar, coordinatrice de la Campagne pour la création d'un parc indigène à Yanomami (CCPY), est née en Suisse, mais a été élevée en Hongrie, où tous les membres de sa famille ont « subi les persécutions nazies contre les Juifs », à l'exception de sa mère qui a pu émigrer au Brésil. Selon Claudia, ces souvenirs de camps de concentration expliquent qu'elle s'est « toujours intéressée aux groupes minoritaires et persécutés ». Très peu de temps après avoir suivi sa mère au Brésil, alors qu'elle était étudiante en psychologie, elle s'est passionnée pour les Indiens. La photo est devenue pour elle un moyen de parler d'eux, et en 1971, elle a obtenu une bourse d'études du gouvernement brésilien pour mener ses recherches, pendant deux ans, sur une ethnie particulière.

Lorsque les Portugais découvrirent le Brésil, au début du 16<sup>ème</sup> siècle, près de trois millions d'Indiens y vivaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'entre 100 et 200 mille et c'est un peu « par hasard » que Claudia choisit les 10 000 Yanomami comme sujet d'étude. En 1974, la construction de la grande route « Perimetral Norte » qui traverse sur plus de 200 kilomètres le territoire Yanomami, bouleverse la vie des Indiens. C'est par elle qu'arrivent les Blancs... et leurs maladies. « Survival International », une organisation britannique qui se veut non politique et non confessionnelle, dénonce aujourd'hui « la très grave épidémie de rougeole et de coqueluche qui se propage à travers tout le territoire Yanomami », faisant 21 morts au mois d'août dernier et représentant « la plus grave menace de décimation » qu'ils aient eu à affronter jusqu'à présent.

La construction de la « Perimetral » bouleverse la vie des Indiens et aussi... celle de Claudia qui arrête de photographier et se transforme en infirmière. Elle a passé un total de deux ans et demi avec les Yanomami. Tout fonctionnant chez eux selon les liens de parenté, elle a dû « trouver un moyen artificiel d'entrer dans leur système : l'amitié ». Claudia s'est faite « adopter par une famille » avec laquelle elle a entretenu des liens toujours plus « intimes ».

## PAS DE CHEF

C'est en 1978 que s'est formé un petit groupe d'ethnologues, de juristes, de médecins et de missionnaires pour tenter de défendre les Yanomami, au total une vingtaine de milliers de personnes réparties à peu près également entre le Nord du Brésil et le Sud du Venezuela, sur 6,4 millions d'hectares de la forêt amazonienne. Au Brésil, les Yanomami vivent dispersés dans quelque 200 villages de 30 à 300 habitants, sans chef : « Il y a seulement des hommes qui se distinguent parce qu'ils savent définir les nécessités du peuple et trouver les moyens d'y répondre ». Les Yanomami pratiquent une sorte de nomadisme intermittent, vivant de culture, de pêche, de chasse et de cueillette.

« Chaque ethnie est une nation en soi ; l'Indien n'existe pas », affirme Claudia. Les Yanomami sont différents des autres Indiens, d'abord parce qu'ils représentent le peuple le plus important en nombre vivant, aujourd'hui encore, isolé dans une région difficile d'accès. Mais les Yanomami eux-mêmes font partie de



ces Indiens brésiliens qui ne posent pas les mêmes problèmes que dans le reste du continent américain. Dans les pays où ils sont majoritaires, comme en Bolivie ou au Guatemala, les Indiens « ont perdu, au cours des siècles, leur reconnaissance en tant que peuple différent et se confondent aujourd'hui avec les paysans. Ils tentent actuellement de se redéfinir en tant que peuple, mais la question indienne continue d'entrer dans le cadre de la lutte de classes ». Par contre, au Brésil, minoritaires, « les Indiens doivent construire leur propre destin en dehors de la lutte de classes, car ils appartiennent aux plus pauvres, aux plus menacés, aux moins protégés », estime Claudia. Les « Posseiros », les petits paysans sans terre « sont en bas de l'échelle sociale, mais eux, au moins, ne doivent pas affronter les épidémies » qui déciment les Indiens, ajoute-t-elle. C'est la « survie » des Yanomami qui est donc en cause.

## LEUR RECONNAISSANCE EN TANT QUE PEUPLE

L'objectif des Brésiliens « pro-indios », qui s'occupent d'eux, est de « les faire échapper à ce que d'autres peuples ont subi avant eux, d'aboutir à la reconnaissance de leurs terres et à la reconnaissance en tant que peuple ». La nouvelle épidémie qui se propage chez les Yanomami est, selon « Survival », « la récompense évidente et prévisible de l'invasion massive de leur territoire par des milliers de petits prospecteurs d'or, de diamants et d'étain » appelés au Brésil « Garimpeiros ». Après l'expulsion de cinq d'entre eux en 1976. « Ils ont recommencé à s'infiltrer en mars 1980, utilisant au moins cinq pistes d'atterrissage clandestines dans la forêt ». Cette invasion a été confirmée dans les dernières semaines par la FUNAI elle-même, l'organisation gouvernementale qui s'occupe des problèmes indiens, mais le ministère de l'Intérieur n'a pris aucune mesure pour y mettre un

terme et n'a mis sur pied aucun projet sérieux d'assistance médicale pour prévenir la contamination des Yanomami par ces « maladies occidentales » contre lesquelles ils ne disposent d'aucune immunité.

Toujours selon « Survival », cette situation aurait pu être évitée si le gouvernement de Brasilia avait assumé ses responsabilités en créant le « parc indigène » que la CCPY propose sans relâche depuis plusieurs années. Mais Brasilia, assure Claudia, n'a qu'une idée en tête : « Développer à tout prix et le plus rapidement possible cette région riche en minéraux, notamment en uranium ». Le gouvernement se contente donc de proposer la constitution de 21 régions d'« occupation Yanomami », toutes séparées les unes des autres et reliées entre elles par des « couloirs ». La constitution d'un tel « archipel » n'est pas jugée viable par la CCPY, car les Yanomami ont besoin, pour être en mesure de poursuivre leur nomadisme traditionnel, de la totalité de ces vastes étendues de terres qu'ils occupent depuis très longtemps (en 1787, la commission frontalière portugaise avait déjà enregistré leur présence dans la région).

## UN COMBAT PERDU ?

Devant la fin de non-recevoir des autorités, il est urgent d'apprendre aux Yanomami ce qui les attend et de leur faire comprendre, par exemple, que les maladies ne sont pas « magiques », qu'elles arrivent tout simplement par la route. « Il vaudrait mieux que cela ne soit pas des missionnaires qui s'occupent de ce travail », estime Claudia — qui pense à ces missions évangéliques américaines établies sur la périphérie Yanomami, dont la tâche essentielle est la traduction de la Bible et l'objectif à plus long terme, l'intégration des Indiens à la société brésilienne. Mais des missions catholiques moins traditionnelles

existent aussi, et, reconnaît Claudia, « l'Eglise est la seule force de poids, face au gouvernement autoritaire et militaire de Brasilia ».

Pour Claudia, l'unité des Indiens du Brésil — non pas l'unification des diverses ethnies mais l'organisation d'actions en commun — est nécessaire pour que leurs luttes aient quelques chances d'aboutir. Or, jusqu'à présent, les Yanomami ne font pas encore partie de cette « union nationale des Indiens » brésiliens de création récente. Ils ont pourtant fait du chemin, depuis dix ans, dans cette « prise de conscience » que Claudia appelle de ses vœux. Elle raconte ainsi avoir entendu des Yanomami dire qu'ils ne voulaient plus travailler pour un patron, couper pendant six mois ces joncs avec lesquels on fabrique les balais pour obtenir en troc comme prix de leur labeur, un fusil...

Claudia a malgré tout « l'impression que les Yanomami vont suivre le même destin que les autres » ethnies et que les « pressions des trois dernières années n'ont réussi qu'à retarder l'invasion ». Claudia mène-t-elle un combat perdu ? Elle hésite à répondre et détourne la question : « Plus l'invasion est retardée, plus ils auront la chance d'être préparés, et, éventuellement, de se défendre eux-mêmes. Et puis, le gouvernement finira bien par accorder quelque chose... »

En attendant, Claudia a fait entendre la voix des Yanomami en participant, le mois dernier à Genève, à une conférence des Organisations non-gouvernementales sur les peuples indigènes et les problèmes de la terre. Hier, Brice Lalonde devait remettre à l'ambassadeur du Brésil à Paris une lettre signée par quatre organisations et attirant son attention sur « les très graves menaces qui continuent de peser » sur « la dernière grande ethnie indigène des Amériques vivant encore isolée ».

Christian MARTIN